



, VERTIGE, ERECTION,

L'Islandais Eiríkur Örn Norðdahl écrit sur l'Holocauste comme on jette un pavé dans la mare. Il faut oser lire *Illska*. . . PAR MARC SÉFARIS

Peut-on écrire un roman qui tourne autour de l'Holocauste sans la moindre précaution – par exemple, en établissant des parallèles douteux avec l'histoire récente, en présentant un personnage de néonazi cultivé et sexy, en prenant à partie le lecteur sur un ton régulièrement badin et sarcastique : « Je vais vous parler en long et en large du III^e Reich. Ne fermez pas le livre ! » ? La réponse est oui, quand on est islandais, auteur trentenaire doué et touche-à-tout, comme peut l'être Eiríkur Örn Norðdahl.

La finesse n'est clairement pas sa préoccupation première, du moins à l'échelle de la phrase. Les formules drolatiques ou fulgurantes côtoient des recyclages d'analyses politiques à la truelle, et on n'est jamais loin d'une désinvolture adolescente. L'audace a un prix : sous prétexte de jongler avec les différents discours sur la Shoah et le nazisme, gigantesque cacophonie indéfiniment entretenue, l'auteur cède lui-même à certaines facilités, n'hésitant pas à alterner réflexions réellement pertinentes et approximations historiques – comme la brève allusion au massacre d'Oradour-sur-Glane, hors contexte.



RENTREE LITTÉRAIRE / PARTIE 1

VERTIGE, ERECTION, NAUSÉE

Mais précisément, sur un sujet aussi vaste et miné, où la retenue semblerait de mise, il y a une énergie et une liberté dans cette écriture, une volonté candide de rester *borderline* qui agace, étonne et emporte l'adhésion. Il part d'un postulat simple et cruel : si tant de gens se passionnent pour cette tragédie de l'Histoire, c'est que « cela nous donne simultanément vertige, érection et nausée ». Un roman qui part donc en roue libre, réceptacle de voix inconciliables, pur mouvement sans contrôle, comme l'annonce fièrement le narrateur (ou l'un de ses masques) : « Je suis le texte [...], je ne suis pas l'auteur. »

Bien sûr l'apparente anarchie romanesque dissimule une savante structure : par-delà les attermoissements d'un trio amoureux bancal, que constituent Omar le mou, Arnor l'infréquentable et Agnès l'indécise, l'auteur nous donne à voir une jeune génération qui vit dans la confusion des sentiments et des idées, dans un ballet d'attraction-répulsion qui rend impossible l'appréhension du Mal, ce fameux mal que désigne le titre *Illska*. Des jeunes gens qui se débattent avec un roman familial trop touffu, qui se perdent dans la radicalité narquoise, dans l'univers flasque de Facebook, dans les mirages de l'alcool et des expériences amoureuses bégayantes, à la recherche d'un destin tranchant et d'une consistance dont seul le petit Snorri, le nouveau-né indésirable, semble être doté. En parallèle se déploie le récit de l'extermination progressive des juifs de la petite ville de Jurbarkas en 1941, lugubre compte à rebours. Faire le va-et-vient entre le présent et le passé n'est pas un procédé nouveau, mais ici l'alternance se fait à l'échelle des paragraphes, provoquant un système d'échos et de contrepoints qui, loin d'être un pur artifice, éclaire d'une lumière sombre les gesticulations des anti-héros que nous sommes.

Car c'est bien là la grande vertu de ce roman étrange, souvent déplaisant, polyphonique et excessif : il ne laissera pas en repos le lecteur.

ILLSKA
traduit de l'islandais
par Eric Boury
Métallié
608 p., 24 €

